

Le 30 janvier, à six heures du matin, comme il se préparait à aiguiller le train de nuit, il aperçut sa petite fille qui jouait sur les rails à cinquante mètres en avant de l'aiguille.

On entendait déjà le grondement du train :

—Reviens vite! cria l'aiguilleur d'une voix étranglée.

Mais la petite fille se mit à sauter joyeusement en criant à son père :

—Tu ne m'attraperas pas! tu ne m'attraperas pas!

Un quart de minute et le train arrivait. On voyait déjà ses deux lanternes rouges piquant le brouillard.

L'aiguilleur ferma les yeux une seconde... Dans cette seconde terrible, une idée traversa son cerveau affolé. Ne pas aiguiller le train, et le laisser filer sur la même voie. Un accident épouvantable s'ensuivrait, mais l'imprudente enfant serait sauvée... Il rejeta aussitôt cette idée avec horreur.

—Couche-toi! cria-t-il à sa fille d'une voix défaillante.

Et il aiguilla juste à temps le train, qui passa avec un fracas de tonnerre. Puis il tomba évanoui.

Quand il revint à lui sa petite fille était à côté de lui. Elle s'était couchée entre les rails, comprenant enfin le danger, et le train tout entier avait passé sur elle sans la blesser.

La Compagnie va récompenser l'aiguilleur.

DUEL.—L'affaire de l'enlèvement des cadavres, que nous relations l'autre jour a eu un dénouement plus sérieux qu'on aurait pu l'imaginer. Il paraît que les étudiants de Montréal ont les nerfs dans le voisinage immédiat de l'épiderme, car l'un d'eux est descendu hier de Montréal avec deux témoins, ses confrères, et une fois à Québec, a lancé un cartel à un universitaire québécois avec qui il avait eu déjà quelques mots. Le rendez-vous fut fixé sur le chemin Ste. Foye. Le cartel était lancé à 9.30 heures et le duel avait lieu à 10.30 heures.

L'universitaire québécois se rendit à l'heure précise sur le terrain où il rencontra son provocateur et ses témoins.

L'arme était le pistolet. Au signal donné, les deux antagonistes se couchèrent en joue; mais le montréalais tira dans la neige: le québécois qui tenait à lui faire passer la fantaisie de provoquer son prochain en duel, lui fit une légère égratignure à la jambe. Le provocateur est parti au moment où un sergent de ville arrivait, pour ne rien prendre, naturellement.

M. le juge Stuart vient de rendre un jugement important dans une cause qui tombe sous le coup de l'acte concernant la propriété littéraire, et qui a été plaidée devant la cour supérieure. La question était de savoir si le demandeur, M. Langlais, avait le droit de réclamer une pénalité et des dommages du défendeur, M. Vincent, parce que ce dernier avait publié un livre intitulé: "Le Grand Cathéchisme de Québec," dont le demandeur prétendait avoir la propriété. La cour a décidé que les dispositions de l'acte concernant la propriété littéraire, n'avaient rien à faire dans la cause actuelle, attendu que l'ouvrage a été écrit par Mgr. St. Valier, en 1700, que, comme en conformité au dit acte, il ne pouvait y avoir aucun représentant légal de l'auteur, le livre était devenu propriété commune, et le demandeur ne pouvait réclamer de dommages.—*Journal de Québec.*

DE TOUT UN PEU.

Un Anglais, en voyage, entre dans un hôtel et consomme un simple bouillon, qu'on lui fait payer trois francs.

Le bouillon était bon, mais il était bien trop cher.

L'insulaire ne put jamais le digérer, et, au premier relais où il en eut le temps, il s'empressa d'écrire et de jeter à la poste, à l'adresse du maître d'hôtel qui l'avait ainsi écorché, une lettre contenant uniquement ces mots :

"Monsieur.

"Votre bouillon était bon, mais il était trop cher."

Et, désormais, de partout où il put s'arrêter, il ne cessa d'adresser au maître d'hôtel une lettre semblable.

Ces missives n'étaient jamais affranchies et portaient toujours une suscription tracée d'une main différente, si bien que le marchand de bouillon n'osait les refuser et en payait le port.

Un jour, il lui arriva de Melbourne une caisse énorme et fort lourde, avec des frais de transport très-considérables.

Il paya la lettre de voiture et ouvrit la caisse.

Cette caisse en contenait une autre, qui en contenait une troisième, qui en contenait une quatrième, et ainsi de suite jusqu'à douze.

Dans la dernière de ces caisses, la plus petite, se trouvait une lettre contenant la formule qui était devenue comme le *Mancé Théel Pharex* du maître d'hôtel :

"Monsieur,

"Votre bouillon était bon, mais il était trop cher."

En même temps, l'Anglais faisait insérer dans tous les journaux que tel jour, à telle heure, dans telle ville, à tel hôtel, on lui avait fait payer un bouillon trois francs.

L'hôtelier ainsi mystifié en fit une maladie et perdit sa clientèle.

UN RECU POUR LE PARADIS.—Un indien du Canada, en embrassant la foi catholique, se confessa à la Robe Noire (prêtre), d'avoir depuis quelque temps volé deux piastres à un pasteur calviniste du voisinage, et réponse lui fut donnée qu'il devait les restituer. Ce bon sauvage appelé Jean-Baptiste à son baptême, s'empressa de s'exécuter. Il se présente donc chez le ministre, et le dialogue suivant s'engage:—Eh bien! que me veux-tu?—Moi t'avoir volé, Robe-Noire dit à moi: "Jean-Baptiste, rends l'argent volé."—Quel argent?—Deux piastres volées à toi par moi, mauvais sauvage, mais aujourd'hui bon Indien, avoir l'eau du baptême sur le front, moi enfant du Grand-Esprit. Tiens, prends ton argent.—C'est bien, ne vole plus. Bonjour, Jean-Baptiste.—Bonjour! pas assez, moi, vouloir autre chose.—Et que veux-tu?—Moi vouloir un reçu.—Un reçu! Qu'as-tu besoin d'un reçu? La Robe-Noire a-t-elle dit de le demander?—Robe-Noire ne rien dire; c'est Jean-Baptiste vouloir un reçu.—Mais, pourquoi vouloir un reçu? Tu m'as volé et tu me rends; c'est bien assez.—Pas assez. Ecoute: Toi, vieux, moi, jeune; toi mourir sans doute premier, moi mourir après toi. Comprends-tu?—Non, qu'est-ce que tu veux me dire?—Ecoute encore: cela vouloir dire beaucoup, cela vouloir dire tout. Moi frapper à la porte du ciel, le grand chef saint Pierre ouvrir et dire: c'est toi, Jean-Baptiste, et que veux-tu? Moi répondre: Moi vouloir entrer dans la maison du Grand-Esprit. Et lui me dire: Et tes péchés? Moi répondre encore: Robe-Noire m'avoir pardonné. Saint Pierre ajouter: Mais ton vol au ministre, as-tu rendu l'argent? Montre-moi ton reçu. Maintenant, ministre, tu vois la situation du pauvre Jean-Baptiste, pauvre Indien, sans reçu, obligé, pour te retrouver, de galoper par tout l'enfer!

(Raconté par le Père de Smet, de la Compagnie de Jésus.)

LES RUINES

DE

MON COUVENT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR

M. LÉON BESSY.

(Suite.)

Je croyais être seul; mais, m'étant retourné, je me trouvai face à face avec un homme qui me regardait fixement et d'un air stupéfait. C'était le vieux gardien de Saint-Telme, avec lequel je m'entretenais quelquefois sur ce plateau, et que je ne connaissais pas sous un autre nom que celui de "petit père" qu'on lui donnait familièrement.

—Pauvre garçon, dit-il en souriant.

—Les pêcheurs ont-ils été heureux aujourd'hui, petit père? lui demandai-je, dominant ma surprise.

—Un peu plus heureux que toi, à ce qu'il paraît, me répondit-il, car ils ne se plaignent pas.

—Je vais quitter ce pays, lui dis-je.

—Et c'est pour cela que tu te crois malheureux? Ton père ne le quittait-il pas chaque jour, et pour s'exposer à des dangers que tu ne courras jamais?

—Avez-vous connu mon père?

—Il y a vingt-six ans que je l'ai connu comme un brave, en ce lieu même où je te vois si découragé.

—Comment donc? racontez-moi cela, petit père.

—Ce fut un jour mémorable pour cette colline et pour toute la contrée.

—Un jour mémorable, dites-vous?

—Oui; crois-tu que ce lieu ait toujours été aussi paisible qu'il est maintenant? Pour tous, mon jeune et malheureux ami, il y a eu des orages avant et après les jours de calme.

—Vous ne m'aviez jamais parlé de cela, petit père. Vous dites donc qu'il s'est passé ici un fait mémorable auquel mon père a pris part?

—C'était une belle journée comme aujourd'hui; seulement il faisait un froid très-vif, mais ni ton père ni moi ne le sentions. C'était le 31 mars de l'année 1795. Compte, et tu verras qu'il y a de cela vingt-six ans, comme je le disais... juste, vingt-six ans et quelques mois; et il me semble que c'était hier. Oui, oui, le temps vole, mon jeune ami. Alors j'avais la tête plus touffue et les jambes plus solides. Je crois que, pendant les six heures que dura le combat, je fis le chemin d'ici à la plage et de la plage ici au moins cinquante fois.

—Il y eut donc un combat?

—Non pas un, mais huit.

—Huit combats en six heures, petit père?

—Huit, et plus acharnés les uns que les autres. C'était le matin: ton père était assis là et regardait du côté du soleil levant.

—Mon père?

—Il est vrai qu'il ne l'était pas encore à cette époque, mais il connaissait déjà ta mère, qu'il épousa ensuite. Je me promenais tranquillement—Antonio, me dit-il tout à coup, voyez vous là-bas un bâtiment de guerre?—Je le vois, répondis-je, mais il n'est pas seul; un peu plus loin j'en vois trois, quatre, six, huit: c'est toute une escadre.

—Le navire qui marche en avant, dit-il, est espagnol.—Oui, repris-je, mais le second ne l'est pas, ni le troisième non plus: tous ces pavillons, excepté le premier, sont tricolores.—Et les huit pavillons tricolores, continua ton père, poursuivent le bâtiment espagnol; sans aucun doute, ils lui donnent la chasse. Arbrez le drapeau, Antonio. Je le fis aussitôt, aidé par lui.—Il nous a vus, dit-il après quelques instants, car il demande un pilote-côtier.

Là-dessus il partit à la hâte. Moins d'un quart d'heure après, je remarquai dans le port un mouvement inaccoutumé. Quelques chaloupes en sortirent, et bientôt le bâtiment espagnol se dirigea vers elles. Il ne tarda pas à s'approcher, et précédé des chaloupes, il entra majestueusement dans l'enceinte. En vérité, mon ami, c'était plaisir de voir la belle charpente de sa coque, sa brillante artillerie et la hardiesse de sa mâture. Il s'arrêta là, au milieu du port, qui s'est rarement trouvé aussi honoré, ayant un de ses flancs tourné vers la pleine mer, à une portée de pistolet de la plage. Quel navire, bon Dieu! il s'appelait le *Montagnard*, et, posté comme il était entre deux montagnes, ce nom lui allait ici à merveille. C'était un vaisseau de quatre-vingts canons, avec un équipage de je ne sais combien de centaines d'hommes.

—Se sauva-t-il?

—Il venait de faire le premier pas pour cela. C'était ton père qui lui avait servi de locman. La plage se couvrit bientôt d'une nombreuse multitude; quelques bateaux de pêche s'approchèrent du navire, et, après en avoir reçu des munitions, allèrent s'établir de chaque côté du port, au milieu des rochers. Tout se passait en silence, comme quand on travaille ardemment et de bon cœur. Ton père, qui était le meilleur pilote du bourg, dirigeait tout, et donnait des conseils au capitaine du navire.

—Qu'arriva-t-il ensuite?

—Je pense à une chose: tu as tort de ne pas suivre la carrière de ton père. Sans doute la profession d'avocat est honorable; mais pour un pilote peu à son aise, tu trouveras cinquante avocats qui ont toutes les peines du monde à gagner le pain qu'ils mangent.

—Et que devint le navire?

—Une partie de son artillerie fut employée à renforcer la batterie du môle. En moins d'une demi-heure on établit sur ce plateau, à l'endroit où nous sommes, deux pièces de vingt quatre. Elles avaient été amenées par ton père, qui prit le commandement de cette position. Tous les préparatifs ayant été promptement achevés, notre attention se porta du côté de la mer. Les huit navires ennemis, voyant le nôtre s'avancer vers la plage, hésitèrent d'abord à le suivre. Peut-être croyaient-ils que, désespérant de sauver son bâtiment, le capitaine

allait l'échouer. Mais lorsqu'ils virent qu'il prenait position et semblait les défier au combat, ils commencèrent à s'approcher eux-mêmes de la terre.

—Tous les huit?

—Tu vas voir comment la chose se passa. Ils vinrent les uns après les autres. Ils viraient de bord deux fois, et, à la troisième, ils se montraient là-bas en face, près du moulin à vent. Ayant serré une partie de leurs voiles, ils croisaient lentement devant le port, et faisaient pleuvoir sur le bourg, la batterie, le Montagnard et l'ermitage, une grêle de boulets, de grenades et de mitraille. C'est pour cela que je t'ai dit qu'il y avait eu huit attaques. Mais chacune d'elles eut aussi sa riposte. Nos deux canons tiraient les premiers. Ton père commandait le feu dès qu'on voyait paraître la proue d'un vaisseau ennemi, et comme tous suivaient le même chemin, pas une de nos salves ne fut perdue. Après nous venait la batterie du môle, et enfin le Montagnard ouvrait un feu soutenu qui ne s'arrêtait pas un instant durant le passage de l'ennemi, et qui faisait retentir ces alentours d'un bruit épouvantable. Nos chaloupes canonniers improvisées ne dormaient pas non plus, si bien que le port et le rivage, la montagne et les rochers semblaient vomir la flamme pour défendre le pavillon du Montagnard. Ces des bâtiments ennemis qui avaient le moins souffert revinrent croiser une seconde fois, dans l'espoir de perdre notre navire s'ils ne pouvaient l'amener à baisser pavillon. Il y en eut deux qui parurent en même temps, se touchant presque et marchant très-lentement. Ce fut un feu d'enfer. Une bordée n'attendait pas l'autre, et l'on ne voyait plus que des flammes et de la fumée, et les chouquets des vaisseaux ennemis qui semblaient flotter au-dessus d'un épais nuage. Les boulets sifflaient d'une manière horrible. Le Montagnard tira ce jour-là mille trente-deux coups de canon; en outre, la batterie de l'ermitage fit quarante décharges, et celle du môle cinquante-quatre. Enfin les ennemis nous tournèrent la poupe, sur quoi nous célébrâmes notre victoire par de longues acclamations et plusieurs salves joyeuses. Les plaintes vinrent ensuite.

—Comment donc? est-ce qu'il y eut beaucoup de malheurs?

—Il n'y en eut qu'un sur ce plateau. Un boulet fit sauter en mille pièces la pierre dont tu vois ici un débris, à l'angle de l'ermitage; elle est restée depuis dans le même état. Nous entendîmes un cri douloureux; c'était au commencement de l'action: cependant personne ne quitta son poste; mais, au moment où nous chantions victoire, ton père tomba couvert de sang dans mes bras.

—Quoi mon père?

—Oui, ton père, lui qui avait préparé la défense et qui avait tout dirigé, lui, le vrai sauveur du Montagnard. Tu vas voir, mon ami, comment on est récompensé par le monde. Un autre s'attribua la gloire; ton père eut la blessure: telle fut la pension qu'il obtint, la croix qui lui fut décernée. Ce banc sur lequel tu t'assieds chaque jour et ce sol que tu foules, il les a arrosés de son sang. Ne te cache pas pour pleurer; tes larmes peuvent couler devant tout le monde, car tu as perdu un père excellent, rempli de bravoure, et qui par-dessus tout était un parfait honnête homme.

—C'est vrai, disait une voix au dedans de moi-même. C'était un homme très-respectable; et moi, que suis-je?

—Aussi nous l'aimions tous beaucoup. Mais la personne qui l'aimait le plus, c'était ta mère. Ah! quel bon couple ils faisaient à eux deux? Même après leur mariage, ton père ne cessa jamais d'avoir pour sa femme des égards et des attentions extrêmes. Il faut dire qu'elle le méritait bien, elle qui, par amour pour son mari, voulait toujours l'accompagner sur mer, ce qui fut cause de sa mort. Mais qu'as-tu donc, mon jeune ami? pourquoi ces sanglots? Allons, calme-toi, car il me semble que je vois venir la servante de ta tante. Oui, c'est elle-même; elle apporte le bouquet que ta cousine m'envoie tous les samedis pour l'autel de l'ermitage. Il est magnifique cette fois.

—Un bouquet! m'écriai-je sortant tout à coup de ma rêverie.

—Et quelles fleurs! continua le gardien; sais-tu que ta cousine n'a pas sa pareille dans l'art de les cultiver? ses bouquets font un effet merveilleux. Aujourd'hui ce sont des œillets. Mais votre servante est une vraie folle; la voilà qui court à toutes jambes en montant la côte. Prends donc garde, tu vas tomber, petite sotte. Que dit-elle? je ne l'entends pas. Si le jeune monsieur est ici? oui, c'est lui qui est assis là.

—Bon, le voilà, dit la jeune fille; on m'a recommandé de lui montrer le bouquet avant de vous le donner, petit père, pour qu'il voie s'il le trouve bien.

—Qui t'a chargée de cela? lui demandai-je quand elle fut arrivée sur la terrasse.

—Eh! qui ça pourrait-il être? répondit la jeune fille. Ouf! que je suis fatiguée! Et elle s'assit sans cérémonie. On me disait que vous alliez fermer l'ermitage, et que je ne devais pas m'amuser en chemin: je ne me suis pas amusée non plus, et même je suis tombée deux fois le visage contre terre; mais vous voyez, seigneur Manuel, que le bouquet est bien propre: regardez-le.

Je pris le bouquet et l'examinai. Il était formé d'œillets rouges sans aucun mélange de jaunes. Adèle y avait joint quelques fleurs d'oranger. Les œillets étaient naturels et les fleurs d'oranger artificielles. A la partie supérieure du bouquet je vis une petite branche d'olivier à côté d'une fleur d'oranger, et près de celle-ci une petite branche de pin recourbée. Les œillets n'avaient aucune signification, car, pendant tout le temps qu'il y en avait dans le jardin, on en envoyait un bouquet chaque samedi à l'ermitage; mais, par délicatesse sans doute, Adèle avait évité d'y mêler des œillets jaunes, emblème du dédain. Le pin marquait ma témérité à l'égard de la fleur d'oranger. Mais celle-ci, voyant se courber devant elle la témérité, me présentait, en considération de mon repentir, la petite branche d'olivier, symbole de clémence, de concorde et de paix.

Mon cœur battait avec force; l'émotion me suffoquait, et rendant le bouquet à la jeune fille, je pus à peine lui dire que je le trouvais bien.